

réalisant l'affreuse désespérance de leur sort. Juifs, affaiblis, asservis à l'Allemand, éloignés pour longtemps de toute protection des hommes libres, s'apprêtèrent à mourir, mais dans une suprême résistance, dans une lutte inégale, farouche et héroïque qui les opposera durant des mois à leurs assassins.

Placés par une heureuse fortune plus près de la délivrance, nous avons pu abuser l'Allemand, mais nous aurions succombé à une prolongation de l'épreuve.

Alors, sans doute, avant de tomber, aurions nous frappé aussi, sans retenir davantage la révolte de notre esprit et de notre âme et le cri, fragile hélas, de notre vengeance.

## ECUEILS QUOTIDIENS

**A**u bureau dès la première heure, y demeurant jusqu'à la nuit, si tard que le retour dans le black-out total constituait une performance, il fallait y subir le train habituel de réclamations, de tracasseries, de soucis constants.

..

Chacun considère son cas comme le plus intéressant, s'offusque si l'on n'abandonne pas tout pour l'écouter, se fâche s'il n'obtient pas aussitôt satisfaction.

Le danger immédiat paraissant s'éloigner, alors qu'il menaçait constamment en réalité, certains avaient tendance à prôner des solutions de facilité, ne voyant qu'un seul aspect du problème.

Nos coreligionnaires ont leurs qualités, mais aussi les défauts de ces qualités. Le Prophétisme d'Israël a son revers. S'il est vrai que ce prophétisme nous a permis de survivre à des siècles d'oppression, saluons-le bien bas!

..

Certains jours, la Présidence recevait d'étranges confidences.

Une après-midi de janvier, un homme, d'accent étranger, demande à voir le Président seul à seul. M. Borgel n'est pas au bureau; son fils et Elie Nataf le reçoivent.

Avec une infinité de précautions, très mystérieux, l'homme, qui se dit Rhénan, aryen, expose à la longue qu'il travaille pour « nos amis ». Il a besoin de 25.000 francs pour permettre le départ d'une auto le lendemain, transportant divers messages. Il parle de gens d'Eglise, du « Barbu », qui seraient dans la confidence.

Il nous paraît étonnant que l'Intelligence Service ait besoin de rechercher des fonds.

Par ailleurs, l'attitude du personnage n'est pas claire: il manifeste à certains moments trop de circonspection; à d'autres, il s'avance imprudemment, cite des noms divers, des gaullistes certains, à côté de gens dont l'antisémitisme et la loyauté à l'égard de Vichy sont avérés.

Le-fait-il à dessein?

Est-il sincère bien qu'étrange? Est-ce un agent provocateur ou veut-il obtenir de l'argent pour lui-même?

Mystère! Jusqu'ici l'énigme est entière.

La situation commande la prudence.

On se découvre très peu, préférant se cantonner dans le clair-obscur.

Cet homme, plus tard, sera engagé comme interprète à la Kommandantur, et il jouera un rôle dans une réquisition menée dans des conditions odieuses par les agents du P.P.F.

Il paraît qu'il a quitté Tunis peu avant la libération. Départ volontaire ou déportation?

••

Henry Sfez apparaît préoccupé, et nous cause, à l'écart.

Nous savions déjà ses allées et venues depuis des semaines à la Prison Militaire; il avait pu entrer en liaison avec des personnalités françaises et étrangères incarcérées, et faire passer des vivres, des messages.

Parmi les détenus, un ministre français, des britanniques; l'un d'eux, dont la tenue d'intérieur digne du meilleur faiseur de Regent Street, avait particulièrement impressionné notre ami.

Henry nous signale les difficultés qu'il éprouve à continuer son petit jeu, depuis qu'il n'y a plus d'otages juifs, justifiant ses visites.

Il n'a guère l'intention de s'arrêter. Il poursuivra cette tâche et d'autres encore, effectue de mystérieux voyages, se crée partout des intelligences. Nous avons la conviction qu'il faut le laisser faire, ne pas le contrecarrer ou ajouter à ses difficultés.

Un jour, quelques semaines plus tard, Zaewecke nous exhibera le laissez-passer servant à Henry Sfez et à ses adjoints, nous demandant des explications sur son activité à la Prison.

Nous connaissions l'incident survenu peu avant: l'arrestation de Jules Taieb à la Kasbah et sa sortie, deux heures après, grâce à beaucoup d'astuce.

Pourtant, on tombera des nues, promettant d'enquêter. On l'oubliera.



Une autre fois, c'est un chauffeur avec lequel Sfez a eu une discussion, qui le dénonce à un de nos chefs de service. Celui-ci viendra, très ému, nous annoncer qu'Henry, au cours de ses multiples inspections, prend des notes, marque des positions, paraît se livrer à un travail singulier; il nous engagera à lui enlever son laissez-passer, craignant qu'il ne compromette toute la Communauté. On s'expliquera avec Sfez, on lui recommandera de la prudence, mais on se gardera de le gêner.

..

Un autre de nos agents éprouve le besoin de se confier personnellement au Président.

S'adressant à lui, « comme il eût fait à son père », il déclare qu'il a un poste émetteur clandestin. Pendant les alertes, au cours des bombardements, il transmet des messages; il paraît qu'on peut opérer dans ces moments en toute sécurité.

« Mettez donc vos correspondants au courant de notre pénible situation, qu'ils ne tardent pas trop à nous délivrer », lui dira M. Borgel.

..

Vers nous, se dirigeaient naturellement ceux des nôtres qui éprouvaient des difficultés du côté allemand. Nous intervenons aussitôt, avec des fortunes diverses.

Tantôt, c'est une rafle au Café Max (1), établissement fréquenté, dit-on, par des Gaullistes, à la suite de laquelle de nombreux coreligionnaires sont arrêtés. Nous insistons pour obtenir leur élargissement, y réussissons après de lon-

(1) 10 Janvier.

gues semaines, sauf pour le D<sup>r</sup> Nataf, frère de Max, retenu à sa place.

Vers la même époque, nous sommes prévenus que des Allemands et des S.O.L. perquisitionnent à l'étude de M<sup>r</sup> Albert Bessis et chez son frère. Ils trouvent des vins fins, une arme et des photographies prises au cours d'un voyage en U.R.S.S. Détention d'armes, intelligences avec l'ennemi; l'histoire risque de tourner à l'aigre. Nous envoyons aussitôt Trenner pour servir d'interprète. On invente encore toute une histoire, réussissant à réduire l'incident avec Zaewecke. Ce dernier conclut: « Invitez Jules Bessis à payer une amende importante à votre Commission des Finances. »

Aucune suite en somme, mais les bonnes bouteilles ont été emportées par les S.O.L.

..

Au milieu de ces diverses inquiétudes, il fallait aussi se préoccuper de la vie courante de la Communauté.

Nous recevons la visite du Grand Rabbin avec une délégation du corps rabbinique: la Pâque Juive approche: la population, en majorité pieuse et surtout attachée à certaines traditions millénaires, s'inquiète de la fabrication des pains azymes. L'Usine de la Rue Arago est réquisitionnée pour les besoins de l'Intendance Italienne. Nous sommes déjà intervenus de tous côtés pour essayer de trouver une solution, mais il est très difficile de concilier les contraintes nées de l'occupation avec les nécessités rituelles.

On ne renonce pas cependant, et le Grand Rabbin part en emportant notre promesse: nos efforts ne se relâcheront pas.